

Présentation

Dans le cadre de l'initiative «Mémoires Vivantes», l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

Ont participé à l'élaboration de ce recueil :

Mme AGNES Paulette
M. AUBRAIS Michel
M. CEDRA Georges
Mme GALLIS Renée
Mme GROULT Marie-Louise
Mme HEBERT Eugénie

Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

L'agriculture

Tout le monde vivait de la ferme. Dans la commune, on dénombrait 28 fermes à l'époque, dont beaucoup de petites (2 vaches). La plus grande s'étendait sur 80 hectares et comptait une quarantaine de vaches. Néanmoins, il s'agissait d'une exception car, en moyenne, les fermes possédaient environ 8 vaches. Seules les plus grandes fermes embauchaient des employés à l'année, bonnes et commis, par exemple des Polonais qui étaient très nombreux à travailler dans les fermes à ce moment-là.

La principale activité était la production de lait. Les cultures servaient à satisfaire les besoins de la ferme. On vendait simplement quelques pommes de terre à l'extérieur. Le blé était porté au moulin en échange de farine car beaucoup faisaient encore leur pain eux-mêmes.

Nous ne disposions pas du matériel agricole que l'on connaît aujourd'hui. Pour labourer, nous utilisions une charrue simple, en bois, tirée par deux ou trois chevaux. Vers 1936, est apparu le brabant (charrue permettant de faire demi-tour au bout de chaque sillon).

Pour semer, nous avions un *cari* noué autour du cou pour y placer la semence. Le semeur avait une technique particulière pour semer, c'est pourquoi tout le monde ne pouvait pas le faire. Après avoir semé, nous passions la herse, tirée par les chevaux, pour bien enfouir ce qui venait d'être semé. Les engrais les plus utilisés étaient le varech que l'on allait chercher à la mer et le fumier issu des étables ou du « grattage » des fossés. On utilisait aussi du guano ou des scories.

Toutes les corvées étaient faites manuellement : le charroie des étables (les vider du fumier) au printemps, le sarclage à la main, à genoux, avec un *serquieu* (sarcloir à main). En hiver, on nettoyait les haies des champs à la faucille. Il fallait aussi couper du bois, le mettre en fagots et le ranger dans les étables. Pour le four, on coupait des *piqués* (*ajonc*) que l'on rangeait dans les *fenains* (*grenier à foin*), liés en fagots avec des grosses ronces préalablement grattées pour leur enlever les épines (des *râres* : branche utilisée comme lien pour les fagots). Toutes ces tâches représentaient une somme de travail considérable.

Dès le printemps, il fallait s'occuper du potager. En effet, tout le monde, qu'il soit agriculteur ou non, avait son jardin potager qui permettait à la famille de consommer ses propres fruits et légumes.

En juin venait la période de la fenaison. L'herbe était coupée à l'aide d'une faucheuse, tirée par des chevaux, puis laissée sécher en *endains* (rangée de foin coupées, laissées ainsi sur le sol après le passage de la faucheuse) pendant deux jours environ, selon le temps. Nous la retournions souvent à la fourche jusqu'à ce qu'elle soit sèche. Une fois sec, le foin était mis en *rances* (plusieurs *endains* rassemblés, alignés sur le sol) ou en *cabots* (petite meule de foin faite pour protéger de la pluie) si le temps était incertain. Le foin était

ensuite bottelé à la main, lié avec des *teurques* (poignée de foin ou de paille pour lier les bottes). Certains botteleurs pouvaient faire jusqu'à 1 000 bottes par jour, chaque botte pesant 3 kgs. Enfin, on empilait les bottes sur la *voiture à fourrage* puis, on les montait au *fenain*. Cela n'était pas toujours facile, surtout quand ils avaient de petites ouvertures.

Lors de la moisson, nous utilisions également une faucheuse, mais à laquelle on avait ajouté un appareil pour faire des *gavelles* (brassée de céréales non liée). Les *gavelles* étaient ensuite liées en gerbes avec du *ran* (carex, sorte de jonc servant à lier les gerbes) et mises en meules, une fois sèches, en attendant la batterie. Pour battre le blé, il y avait des batteuses entraînées par un manège à chevaux ou des entrepreneurs qui louaient des batteuses à moteur. Une grosse vanneuse était utilisée par presque toute la commune. Les grains étaient mis dans des sacs de 50 kgs et montés au grenier. Les bottes de paille étaient liées avec des *teurques*.

Les batteries étaient une corvée, mais aussi une période de fête où on mangeait et on chantait.

Les vaches

Selon la grandeur des champs, les vaches pouvaient être ou non *tiérées* (attachées par une patte) pour économiser l'herbe. En hiver, elles étaient nourries de betteraves, de panais, de foin.

Les vaches étaient traites 2 fois par jour. Le lait était récupéré dans des seaux puis ramené à la ferme dans des bidons sur une brouette ou une carriole à cheval ou à âne. A l'époque, une vache produisait en moyenne 2 500 litres de lait par an ; aujourd'hui, entre 5 000 et 8 000 litres.

Plusieurs fermes faisaient leur beurre. Pour les autres, le laitier de Gréville passait ramasser le lait tous les matins mais pas dans tous les hameaux.

Pour faire le beurre, on écrémait le lait matin et soir, quand il était encore chaud, avec une écrémeuse à tourner. Puis on gardait la crème dans des *chireunes* (grande terrine dans laquelle on conserve la crème). Le beurre était fait une fois par semaine, souvent la veille du marché de Cherbourg. On pouvait utiliser alors deux sortes de barattes : l'une avait des ailes en bois dedans, l'autre était culbutante. Nous vendions le beurre par livres, enveloppé dans deux feuilles de chou.

Un bus passait tous les jeudis matins pour prendre le beurre ou d'autres marchandises et les porter au marché de Cherbourg.

On élevait des jeunes bêtes pour pouvoir remplacer les génisses ou pour castrer les mâles et les vendre quand ils avaient deux ans, à des marchands, dans des foires. La castration des veaux se faisait avec du vitriol et du saindoux, et en utilisant un outil fait de deux morceaux de bois (des « casots ») où l'on coinçait le nerf pendant une quinzaine de jours. D'autres utilisaient une ficelle trempée dans du vitriol et du vinaigre et ligaturaient le nerf puis coupaient.

Les moutons

Chaque ferme en avait, sauf les très petites.

Ils étaient souvent entravés avec des *pâtures* faites avec du *ran*. Leur laine était vendue lavée ou bien, quand il y avait une fille à marier dans la famille, on la gardait pour lui préparer matelas et couvertures. On pouvait vendre la laine à des représentants ou au marchand ambulant de tissus qui passait dans la commune deux fois par an. Nous pouvions aussi donner la laine à filer à la filature de Barneville afin d'obtenir des écheveaux de laine blanche, grise, noire ou marine.

Mais le but de l'élevage des moutons était surtout la vente des petits agneaux. A la ferme, nous ne mangions de l'agneau qu'exceptionnellement : deux ou trois fois par an à l'occasion de fêtes, par exemple.

Les chevaux

Les chevaux étaient essentiels pour le travail de la terre car il n'y avait, à l'époque, ni tracteur, ni voiture.

Certains vendaient les poulains. Il fallait alors aller à pied jusqu'à la foire de Brix. Cela supposait de partir dans la nuit ou bien de dormir chez des amis habitant plus loin pour faire le voyage sur deux jours.

Les cochons

Il y en avait souvent deux dans chaque ferme. Ils étaient nourris avec du *petit lait*, de l'eau de vaisselle, des pommes de terre cuites, des panais, de la *brainette*, des orties.

Les cochons étaient élevés pour être mangés ou vendus tués et préparés.

Un homme était chargé de tuer les cochons de la commune, assisté de deux ou trois hommes dans chaque ferme. Cela se passait souvent en hiver. L'animal était posé sur un coffre, la tête pendante et le museau ficelé, une personne lui tenant les pattes avant. Il était alors saigné soit sur le côté, soit au milieu, avec un grand couteau. Une femme tournait le sang récupéré dans un seau et y ajoutait un peu de vinaigre pour qu'il ne coagule pas.

Le cochon mort, on le couvrait de paille pour lui brûler les poils et l'on finissait avec des *coulènes* (torche faite d'une poignée de paille). Ensuite, on le lavait, brossait et grattait avec des *écales de gouffigues* (coquille d'ormeau), on le savonnait. Puis, on ouvrait le ventre pour le vider et laver les boyaux. Aussitôt après, il était de tradition de manger le foie que l'on cuisait sur la *tuile*. Les jours suivants, on mangeait les abats. Avec le gras, on faisait du saindoux. Nous gardions la tête, les oreilles, les pieds, pour faire du fromage de tête.

La viande de cochon était coupée en morceaux et frottée avec du gros sel. Ainsi, préparée, on la conservait pendant plusieurs mois dans des *sinots* (grande terrine) recouverts d'une toile et d'un caillou pour qu'ils soient bien hermétiques. Le lard devait être dessalé pour être mangé.

La basse-cour

Elle était composée de lapins et de poules pondeuses. Certaines fermes avaient, en plus, quelques canards. Les volailles et les œufs étaient plutôt réservés à la consommation familiale mais nous en vendions quelquefois sur le marché de Cherbourg, le jeudi. Ils étaient alors placés dans un panier d'osier, posés sur du foin, et recouverts de baguettes de coudrier pour la rigidité.

Le cidre

C'était la boisson principale. En effet, on buvait de l'eau très rarement.

Il y avait des pommiers dans la commune, mais pas en quantité suffisante. Nous allions donc souvent acheter des pommes à l'extérieur avec une voiture à chevaux. A cette époque, tout le monde avait un pressoir et faisait son propre cidre. Les pommes étaient broyées à la main dans un broyeur, ou bien au manège. Ensuite, on les pilait en alternant une couche de *glui* (paille entière) et une couche de pommes. Souvent, les pommes étaient pressées deux fois pour en extraire le maximum de jus. Le *pur jus* était mis dans des tonneaux et destiné à la fabrication du calva. Lors de la deuxième pression, on ajoutait de l'eau avant de presser à nouveau afin d'obtenir du *petit cidre*.

Le commerce et l'artisanat

Dans le bourg, il y avait cinq fermes à cette époque. De plus, l'école accueillait une quarantaine d'enfants. Tout cela donnait à la commune une animation qui n'existe plus aujourd'hui.

Les commerces

Une épicerie, située dans le bourg, vendait beaucoup de produits différents, par exemple du cidre vendu au détail. Pour en acheter, nous devions apporter une bouteille. On ne trouvait pas de produit frais dans cette épicerie car beaucoup de fermes de la commune vendaient leur crème et leur beurre. On y trouvait des conserves : des sardines, des pilchards, du maquereau... Enfants, nous y achetions quelques bonbons : des caramels, du zan, des bâtons de jus... En plus de la nourriture, ce commerce vendait aussi des produits de première nécessité comme des sabots, des lacets, des pointes, des « becquets » pour protéger le bout des galoches, des écheveaux de laine, du fil, du pétrole pour les lampes, des bougies, de l'alcool à brûler... ainsi que des cartes postales.

Cette épicerie faisait aussi café. Seuls les hommes y allaient pour jouer aux cartes et pour y boire du cidre et du café, toujours arrosé de « goutte » (calva). Le calva était compris dans le prix du café et servi dans un petit verre, à côté de la tasse. Il y avait aussi de la fine, du rhum, du kirsch, du « gen » (genièvre) ou encore du vin blanc. Les clients du bistrot y allaient surtout à la sortie des messes ou des enterrements.

Un autre bistrot existait également près de l'église mais cela semble plus ancien.

Pour acheter du tabac, il fallait aller chez Mme Lemière (dans la commune de Digulleville). On y trouvait du tabac gris pour rouler des cigarettes, du tabac à priser ou à chiquer. Certains « chiqueur » plaçaient leur chique sous leur casquette, en attendant de la mâcher à nouveau.

Une pension de famille hébergeait des gens de passage et leur servait des repas.

Les artisans

L'artisan le plus connu de la commune était Louis Lhomme, menuisier – charpentier – maçon. Il allait à domicile pour effectuer toutes sortes de travaux. Il se déplaçait à pied, en transportant ses outils dans une grande boîte en bois.

Au hameau de la Fosse, il y avait un cordonnier (Monsieur Lavenu) qui réparait les chaussures. Pour graisser le fil qui lui servait à coudre le cuir, il utilisait de la poix, ce qui donnait une odeur caractéristique à son atelier. Il remettait des semelles aux galoches ou

aux sabots. Pour cela, il déclouait le cuir de la semelle en bois usée et le remplaçait sur une nouvelle semelle.

Une couturière de la commune avait des apprenties et faisait surtout des habits pour les hommes : gilets, vestes en velours ou en coutil... Une autre travaillait chez elle, à la Valette, et sa tante faisait, entre autre, de la dentelle. Beaucoup de linge était orné de dentelle à l'époque : les draps, les chemises, etc... Une fille allait coudre, « à journée », chez les gens.

Deux lavandières venaient à domicile pour laver le linge, un jour par semaine. Souvent, elles « échangeaient » (sorte de pré-lavage) le linge le matin puis elles le faisaient bouillir l'après-midi. Elles nous aidaient également lors de la « grande lessive » qui avait lieu une ou deux fois par an. Tous les travailleurs qui venaient à la ferme étaient nourris sur place.

Les commerces ambulants

En plus de l'épicerie de la commune, deux commerçants ambulants passaient régulièrement, dont un qui venait de Beaumont (maison Divetain). On pouvait leur acheter du sucre, des harengs dans des boîtes en bois, du savon en barres, de l'huile, du café. Certains achetaient le café vert et le torréfiaient eux-mêmes en le brûlant dans des marmites, avant de le moulin dans des moulins à tourner à la main. Les seuls fruits et légumes que l'on pouvait leur acheter étaient les bananes ou les pommes du Canada. Il y avait aussi du vin, des pruneaux...

Les bouchers Goubert et Fauvel, de Beaumont passaient dans certains hameaux de la commune avec leur camion. Avant d'être motorisé, le commis de Fauvel, Bienaimé, passait prendre les commandes à vélo et revenait livrer deux ou trois jours après avec un panier sur son porte-bagages. Une charcutière passait avec une voiture à cheval et appelait ses clients à l'aide d'une trompette. Avant les années 30, un boucher d'Equeurdreville, Monsieur Lepigeon, venait une fois par semaine débiter la viande dans une petite boulangerie au hameau Guillemains de Bas.

Le boulanger d'Omonville-la-Rogue passait toutes les semaines pour vendre des tourtes de 12 ou de 6 livres. Il vendait assez peu de pâtisseries, seulement des brioches pour les Rois.

De petits artisans passaient aussi quelquefois : un rétameur qui venait d'Equeurdreville, par exemple. On lui confiait les casseroles, les cruches en cuivre ou les bidons et il les rapportait réparées quelques jours plus tard.

Pour faire aiguiser les couteaux ou les ciseaux, on pouvait les confier à un rémouleur qui les affûtait avec une meule en pierre qu'il faisait tourner en pédalant sur son vélo. Un marchand de mercerie passait avec une petite voiture à cheval pour vendre du fil, des aiguilles, etc.

Le café « Caïffa » était vendu par un marchand itinérant qui transportait ses marchandises dans une voiture à bras, tirée par un chien.

Quand on tuait un lapin ou une taupe, on pouvait vendre les peaux à un marchand de peaux de lapins qui passait dans la commune pour les récupérer. Une femme faisait également ce travail.

Des femmes passaient souvent avec des brouettes pour vendre du poisson. Elles faisaient souvent une très longue tournée avec leur chargement.

Deux marchands de tissu venaient souvent de Cherbourg et de Tourlville à domicile pour proposer leurs échantillons. Ils nous livraient quelques semaines plus tard. On pouvait par exemple leur acheter le tissu nécessaire à la confection des trousseaux, pour les futures mariées.

Les autres professions

Le facteur passait tous les jours y compris le dimanche.

Un homme de la commune faisait la « voiture publique » avec un petit autocar. Une ou deux fois par semaine, il transportait ceux qui voulaient aller à Cherbourg. On pouvait aussi lui confier des marchandises à vendre ou des courses à faire.

La vie quotidienne

La maison

En général, chez nous, deux pièces formaient le rez-de-chaussée : la cuisine, qui était la pièce principale, et une autre pièce qui pouvait être un débarras, une laiterie ou encore une salle à manger. La majorité des maisons comportait un étage avec une ou deux chambres. Dans les vieilles fermes, la porte d'entrée donnait sur un couloir au fond duquel se trouvait l'escalier, et il y avait une pièce de chaque côté. Quelques-uns avaient une maison « bâtarde », c'est-à-dire sans étage, mais c'était rare dans la commune.

Dans la pièce principale, se trouvait souvent un vaisselier où étaient exposées de belles assiettes dans la partie haute. Dans le bas étaient rangées la vaisselle quotidienne, des cruches en cuivre ainsi que la *pêl* à bouillie. Les *moques* et les tasses étaient accrochées sur le vaisselier. Une grande table et des bancs occupaient un coin de la cuisine. Un buffet normand servait de rangement. Quand la pièce était grande, il pouvait y avoir, en plus, une armoire. Plusieurs placards étaient souvent encastrés dans les murs. Près de la cheminée, il y avait parfois un « foyer », une caisse en bois où était rangé le bois. Sur la cheminée, une série de pots à épices en émail ou en grès servait aussi de décoration.

Certaines maisons conservaient encore une ou deux alcôves, dans la cuisine ou dans la chambre.

Les chambres étaient souvent meublées d'un lit, d'une armoire pour le linge et d'une table de toilette avec une cuvette et un broc. Nous n'avions pas les facilités d'aujourd'hui pour faire notre toilette. Tous les jours, nous faisons une toilette rapide et, le dimanche, avant d'aller à la messe, nous nous lavions entièrement.

Chez les familles les plus modestes, le sol de la maison était en terre battue. Sinon, c'était du ciment. A l'étage, il y avait du parquet. Plus anciennement, le sol de l'étage était un plancher recouvert de terre.

Des lampes à pétrole éclairaient nos maisons. Les grosses lampes suspendues étaient de becs Matador. Dans les chambres, nous utilisions des lampes Pigeon, plus petites, ou bien des bougeoirs. Pour aller dans les étables, nous avions des lampes-tempête.

L'électricité a été installée à Omonville-la-Petite dans les années 1930. Les hameaux éloignés du bourg, les « écarts », ont été équipés plusieurs années après. En ce temps-là, on faisait attention à ne pas laisser de lumières allumées inutilement car nous économisions le plus possible l'électricité. Les enfants ne devaient pas en abuser le soir dans leur chambre. Les premières ampoules étaient du 15 W. Ensuite, il y eut du 25 W. Certaines personnes ont refusé l'installation de l'électricité de peur que cela mette le feu. Certains refusaient aussi d'avoir des poteaux électriques dans leur champ. Pour produire de l'électricité, une personne avait installé chez elle une turbine et un étang.

Pour conserver les aliments, nous n'avions pas de réfrigérateur ! Placée dans un endroit frais comme un cellier ou sous un escalier, une cage en bois, fermée par un grillage fin, servait de garde-manger.

L'eau était économisée le plus possible car il fallait aller la chercher tous les jours jusqu'à une source ou une fontaine avec des seaux et une brouette. Certains avaient un puits et parfois même une pompe dans leur cour, ce qui était à l'époque un privilège.

L'unique moyen de chauffage était la cheminée, qui se trouvait au rez-de-chaussée. Pour se chauffer les pieds, l'hiver, certaines femmes utilisaient des chaufferettes dans lesquelles elles plaçaient de la braise. Dans les lits, on plaçait un galet préalablement chauffé près du feu.

Les repas

Avant de partir traire le matin, nous buvions une tasse de café. Puis, après avoir traité, nous prenions de la soupe ou du café au lait, avec du pain. Dans la matinée, il y avait souvent une collation et une autre dans l'après-midi. Parfois, les plus jeunes apportaient la collation ou le repas dans les clos aux travailleurs, surtout lorsque les champs étaient éloignés. Pour cela, ils utilisaient un *goran* (pichet en terre), un pot en terre, pour transporter le repas souvent constitué de soupe, de lapin ou de poulet en ragoût. La collation était composée de pain et de beurre ou de *grassin* (rillettes grossières). Le beurre était souvent mis dans une tasse pour le transport.

A partir des années 30, on a commencé à s'équiper de fourneaux. Mais, la plupart cuisinait encore à la cheminée, équipée d'une crémaillère, d'un trépied, et d'un grill. Pour cela, nous utilisions divers ustensiles : une marmite en fonte, un pot à trois pieds, pendu à la crémaillère, pour la soupe, une *tuile* ou un *reitier* (poêle plate en fonte). Pour rôtir, on se servait plutôt d'une casserole ou de la broche.

De temps en temps, nous préparions de la bouillie. La *pêl* en cuivre était alors posée sur un trépied au milieu de la pièce et tout le monde s'asseyait autour pour manger. On pouvait aussi se servir de la *pêl* pour faire de la confiture. Parfois, le repas était composé uniquement de galettes avec du sucre ou de la confiture, essentiellement de rhubarbe et de citrouille. Ces galettes étaient faites avec beaucoup d'œufs et du lait et rendaient le repas consistant.

Tous les jours, nous mangions du ragoût, du lard salé, du jambon fumé, du lapin, des œufs en omelette ou à la crème ou à la surelle (oseille), du poisson (du hareng, du vra, de la raie, de la roussette, du congre...), des légumes comme des choux ou des fèves (haricots blancs), et beaucoup de pain. Dans chaque hameau, il y avait au moins un four à pain. Quand on tuait un cochon, on cuisait le sang dedans, avec des échalotes, du lait et de la crépinette.

Les produits de la mer, comme les *flies* (patelles), constituaient une grande partie de l'alimentation. Elles pouvaient être mangées crues pour la collation ou en omelette. Il fallait choisir les *flies* qui se trouvaient sous le varech car elles étaient plus tendres.

Tous les jours, les repas étaient composés d'un plat unique. Par contre, lors des fêtes, le menu pouvait comprendre un bouillon de pot au feu, un rôti, et du riz au lait. Le dimanche, nous rôtissions souvent un poulet, et en hiver, nous préparions plutôt un pot au feu. Quand il y avait des baptêmes, communions ou mariages, les femmes venaient la veille faire la cuisine. Elles étaient parfois remerciées par quelques sous.

Le dimanche et les jours de fêtes, contrairement aux jours de la semaine, il y avait un dessert : du riz au lait, de grosses galettes cuites dans le four à pain, des gâteaux de Savoie, des beignets ou des brioches. Pour les Rois, nous faisons une galette. A la saison des pommes, nous les mangions en dessert, cuites au four ou préparées en *bourdelots*, c'est-à-dire enrobées de pâte, posées sur une feuille de chou et cuites au four.

La boisson principale était le cidre. Dans certains hameaux, il n'y avait même pas d'eau potable. Les hommes buvaient le cidre dans des *moques* puis, dans la même *moque*, ils prenaient souvent le café arrosé de calva. Les femmes buvaient plutôt dans des tasses. Un petit pot de café était toujours posé, au chaud, près de la cheminée. Ainsi, quand on avait de la visite, on offrait un café avec du calva, ou bien de la liqueur.

L'unique apéritif que l'on connaissait à cette époque était le vin blanc doux (par exemple du Monbazillac), servi seulement lors des grandes occasions. Enfant, après avoir assisté aux cérémonies du 11 novembre, nous avions droit à un verre de vin blanc, lors du vin d'honneur. Lors des enterrements, ceux qui étaient « de service » se voyaient aussi offrir un verre de vin blanc. Dans les repas de mariages, les convives buvaient surtout du cidre, mais à la fin du repas, on servait souvent, en plus, du vin rouge ou blanc.

Les tâches ménagères

Pour essuyer la table après les repas, nous utilisons des *bossons à dichon* (chiffon). Nous lavons la vaisselle dans une bassine posée sur la table avec une « lavette » : un manche en bois muni de fils de coton. L'eau de vaisselle nourrissait les cochons.

Le samedi, jour de ménage, nous frottions les bancs et la table. Pour nettoyer le sol en ciment, nous utilisons une *pouque* en guise de serpillière. Les sols en terre battue étaient simplement balayés. En général, une fois par semaine nous faisons la lessive. Les fers à repasser en fonte étaient chauffés à la cheminée.

Avant l'apparition des lessiveuses vers 1925, la lessive était faite deux ou trois fois par an. Nous placions les draps, chemises et torchons dans une grande cuve en bois et nous versions dessus de l'eau d'abord tiède puis de plus en plus chaude. L'eau s'écoulait par un petit trou obstrué par un peu de *glui*, percé au fond de la cuve. De la cendre, des cristaux, du laurier servaient de lessive. Le linge était ensuite rincé au lavoir puis porté dans une voiture à âne jusqu'à la plage où on l'étendait sur les galets. Cette lessive pouvait durer deux ou trois jours.

La médecine

Le docteur Panzani qui a habité Beaumont, puis l'Épine d'Hue à Omonville-la-Rogue avait une automobile à deux places avec un chauffeur. Cependant, nous ne l'appelions que dans les cas graves. Quand il prescrivait un médicament, nous donnions l'ordonnance au chauffeur du car le lendemain matin. Nous attendions qu'il revienne avec les médicaments ou nous allions les chercher nous-mêmes à vélo, jusqu'à Equeurdreville.

Nous essayions d'abord de nous soigner avec nos propres moyens. Pour cela, il y avait des « remèdes de grands-mères ».

Par exemple, pour les rhumes de cerveau, on buvait des tisanes au thym, des grogs, ou bien du lait avec du miel. Une petite fougère, du capillaire, poussant sur les murs, était utilisée contre les rhumes. Pour soigner la toux, certains fabriquaient du sirop à base de bave d'escargot.

On se soignait aussi des cataplasmes, préparés avec de la farine de moutarde mise dans une serviette mouillée et tiède. Puis on les appliquait sur la peau pour réchauffer les bronches. La peau rougissait beaucoup. Il y avait aussi des sinapismes « Rigolos » vendus en pharmacie. Contre les coups de froid, nous posions des ventouses dans la peau du dos du malade.

Enfant, nous avons tous connu l'huile de foie de morue ou de ricin qui était un fortifiant et que l'on faisait « passer » avec un morceau de sucre.

A la pharmacie d'Equeurdreville, la plus proche, on achetait des sirops et de la pommade Cadum, vendue dans une boîte verte, qui soignait tous les petits bobos.

L'habillement

Pour aller à l'école, nous portions des galoches : des chaussures en cuir avec des semelles en bois, et des blouses en satinette. Les garçons en portaient plutôt des noires ou grises, ainsi que des culottes courtes, de grandes chaussettes, et des bérets basques. Les filles mettaient davantage de couleur, du vichy ou des imprimés. En cas de mauvais temps, nous avions des capuchons en drap, noirs ou bleus marine, appelés aussi des pèlerines. Les capuches se fermaient par un ruban élastique que l'on nouait sous le menton. Ce n'était pas du tout imperméable, et, quand il avait plu, ces capuchons étaient très longs à sécher.

Pour travailler, nos mères portaient des blouses et des sabots en bois, avec le dessus en cuir, dans lesquels elles plaçaient souvent des chaussons de feutre pour tenir chaud aux pieds. Nos grands-mères portaient encore de grands cotillons avec un tablier et parfois, une sorte de large fichu en laine qu'elles pliaient et passaient juste sur les oreilles.

L'été, nos pères travaillaient, habillés en couil. Pour l'hiver, ils avaient des vêtements de drap, des pantalons de velours et des vestes côtelées.

Le dimanche, les hommes mettaient leur complet. Souvent, lors des enterrements, ils utilisaient leur costume de mariage. Les plus jeunes avaient plutôt des costumes dépareillés. Pour aller à la messe, les femmes portaient des bottines et un chapeau. En effet, il était inconcevable pour une femme d'entrer dans d'église tête nue. A l'inverse, les hommes

devaient se découvrir. Certaines de nos grand-mères se coiffaient de leur *bounette*. Ces coiffes devaient être repassées, tuyautées avec un fer spécial et amidonnées. Ce travail de tuyautage et d'amidonnage était généralement confié à des repasseuses professionnelles.

Beaucoup de personnes étaient habillées de noir, car on portait longtemps le deuil à cette époque.

Nous ne portions notre habit du dimanche que pour aller à la messe. Ensuite, nous nous changions pour revêtir notre « habit d'après vêpres ».

Le dimanche, les femmes portaient des bijoux comme des broches, des chaînes ou des croix. Les hommes avaient des montres à gousset en or ou en argent. Les femmes, elles, les portaient pendues à un sautoir.

L'école

Aménagement de l'école

Au début, filles et garçons étaient séparés. L'école des filles se situait juste à côté de la mairie et celle des garçons en haut du village. Quand les filles et garçons furent mélangés, à partir des années 1920, tous les élèves allèrent à l'école dans l'ancienne école des garçons. La mixité de l'école a d'ailleurs occasionné beaucoup de débats au conseil municipal car tout le monde n'était pas d'accord.

L'école était chauffée par un poêle à charbon et à bois, que nous allumions à tour de rôle. Il arrivait que nos parents fournissent du bois. Sinon, le charbon en boulets était entassé derrière l'école. L'électricité était installée mais servait peu car il n'y avait pas de cours le soir.

Nous balayions la classe deux ou trois fois par semaine, chacun notre tour. Avant chaque période de vacances, nous devions cirer les tables.

Les instituteurs

Au début du siècle, un couple d'instituteurs, M. et Mme Léger ont exercé à Omonville-la-Petite.

Par la suite, de nombreuses maîtresses se sont succédées, mais une d'entre elles, arrivée dans les années 31 ou 32, a particulièrement marqué nos esprits, Mlle Durel. Avant son arrivée, beaucoup de maîtresses n'avaient pas fini leur année scolaire, probablement découragées par l'isolement de la commune. Mlle Durel est restée à Omonville-la-Petite jusqu'à la Libération. Elle s'est mariée en 1937 et est devenue Mme Duteil.

Elle nous a surtout marqué car elle sortait tout juste de l'école et a appliqué de nouvelles méthodes dans la commune. Par exemple, elle nous a appris à nous laver les dents et les mains avant de rentrer en classe. Elle était sportive et nous emmenait quelquefois nous baigner, à la fin de l'année. Tous les mercredis après-midi, elle nous faisait faire de la gymnastique. Elle nous avait acheté une bouteille d'huile de foie de morue et aussi des bonbons.

Elle était très laïque au début et ne donnait pas de leçon de morale le matin.

Le matériel scolaire

Au début, les encriers étaient larges et en étain. Il n'était pas rare de faire des tâches d'encre sur la table. Par la suite, l'apparition d'encriers en faïence avec un plus petit trou a un peu amélioré les choses. A l'école de Saint Martin (ancien nom d'Omonville-la-Petite), la maîtresse utilisait une bouteille de rhum vide pour préparer l'encre : elle mélangeait la

poudre violette avec de l'eau et la versait dans les encriers. Parfois, nous nous chargions de cette tâche. Une plume d'oie glissée dans le goulot servait de bec verseur.

Nous avons un encrier pour deux. Les porte-plumes étaient en bois naturel. Les buvards étaient bien utiles pour éviter de faire des tâches sur les cahiers. Les plumes « Sergent Major », plus longues que les plumes classiques, n'étaient pas tellement utilisées dans cette école.

Les élèves

Entre 1920 et 1940, il y avait chaque année une quarantaine d'élèves dans la classe, âgés de 5 à 12 ans. Nous étions répartis en quatre ou cinq divisions selon notre âge et notre niveau. Ainsi, la maîtresse devait donner quatre ou cinq cours différents en même temps. Quelquefois, les plus grands apprenaient aux plus petits. De même, les petites ou moyennes sections pouvaient profiter des cours de la section supérieure.

Nous nous connaissions tous bien car nous étions souvent de la même famille : frères, sœurs ou cousins. Nous venions tous de la commune, sauf un ou deux élèves qui venaient de Digulleville, et nous retournions tous chez nous pour manger le midi.

La discipline était stricte. Il n'était pas question de demander à sortir pendant les cours ; il fallait prendre ses précautions avant. Il ne fallait pas parler sous peine de se faire punir. La punition la plus courante consistait à copier des lignes ou à aller au coin. Mais il y avait aussi des récompenses : bons points et images. Pendant une période, le système de la Croix s'est pratiqué. Il s'agissait de faire porter au meilleur élève une petite croix avec un ruban, accrochée aux vêtements pendant une semaine, de façon à le distinguer des autres.

Nous craignions Melle Durel car elle savait se faire respecter. En cas de problème avec elle, nous n'étions pas soutenus par nos parents. Ceux-ci ne se mêlaient pas du tout de l'école, de la discipline ou des méthodes d'enseignement.

Lors des récréations, nous jouions à la marelle, à courir l'un après l'autre. Les garçons jouaient à saute-mouton.

Une journée d'école

Les horaires devaient être 8h ou 8h30 – 11h30 et 13h ou 13h30 – 16h ou 16h30. Ceux qui passaient le Certificat à la fin de l'année avaient des cours supplémentaires le matin avant 8 heures.

Tous les matins, quelques uns d'entre nous distribuaient les cahiers à toute la classe. Les méthodes de Melle Durel étaient particulières. Toutes les semaines, elle choisissait un thème différent, par exemple l'eau, le soleil... Les dictées, les rédactions les problèmes de la semaine étaient toutes en rapport avec ce thème.

Beaucoup de leçons étaient apprises par cœur, par exemple, en géographie, les fleuves, les chefs-lieux ou les départements. En histoire, nous devions souvent apprendre par cœur les dates des événements de l'histoire de France. Nous étudions peu l'histoire contemporaine et, à la fin de l'année scolaire, nous n'étions arrivés qu'à la période napoléonienne. En plus des dates, nous avons des textes à retenir. Par contre, on apprenait peu les conditions de vie de la population selon les époques.

Toutes les semaines, il y avait une récitation à apprendre. Par exemple, La Tortue :

*D'un châte à carreaux vêtue,
Le corps lourd, l'esprit léger,
Voici la mère tortue
Qui se rend au potager.*

*Malgré ses jambes malades
Lasse d'avoir trop marché
Elle inspecte les salades
Et fait son tour de marché.*

*Or, cependant qu'elle vaque et claudique
Les badauds, pour faire une bonne blague
La retournent sur le dos.
Elle, qui cherchait un gîte
A l'ombre des potirons
Désespérément agite
En l'air, ses quatre ailerons.
Elle chaloupe, elle tangué
Le regard épouvanté
Et cherche en tirant la langue
Son centre de gravité.*

*Une suprême secousse
La remet enfin sur pied.
Mais, surprise, elle fait la morte,
Elle en a pris son parti
Ne met le nez à la porte
Qu'après le gêneur parti.
Alors, sombre et solitaire,
Sans poursuivre son chemin,
Elle s'enfuit sous terre
Par dégoût du genre humain.*

Pour réciter, nous devions mettre le ton. Il y avait aussi de la lecture à voix haute. Les séances de lecture étaient un calvaire pour certains qui n'arrivaient pas à prononcer correctement tous les mots, d'autant plus que la plupart patoisait à la maison. A l'école, il était rigoureusement interdit de parler patois en classe. Mais nous pouvions parler patois entre nous, à la récréation.

Il y avait une bibliothèque dans l'école, mais peu d'élèves y empruntaient des livres.

Tous les midis, la maîtresse faisait une dictée et posait des questions de grammaire et de vocabulaire portant sur le texte. Généralement, l'écriture était très soignée, faite de pleins et de déliés. Les fautes d'orthographe étaient rares.

Tous les jeudis, jour de repos, il y avait toujours une rédaction à faire en utilisant ses impressions : « je vois, j'entends, je sens ». Quelquefois, nous devions aussi conjuguer un verbe à tous les temps.

Tous les matins et tous les midis en arrivant, nous chantions : par exemple, « Les Pyrénées », « l'Hymne à la joie » ou « Mon cher village » ou encore « la Truite ». La maîtresse donnait le La avec un diapason et battait la mesure avec sa règle.

Le matin, il y avait toujours une leçon de calcul. Mlle Durel donnait quelquefois des leçons de sciences avec quelques petits instruments. Toutes les semaines, les filles apprenaient la couture et les garçons faisaient du dessin.

Lors des cours de gym, nous faisons le pont, jouions à saute-mouton ou montions à la corde, tous ces exercices étant rythmés par le sifflet de la maîtresse.

A la fin de l'année, elle organisait une fête de l'école, un petit spectacle auquel les parents étaient invités. Nous nous déguisons et nous chantions. Il y avait une promenade en fin d'année, au petit port Racine, à Saint-Germain-des-Vaux ou à la cascade de la Brasserie, à Digulleville, toujours à pied et en rangs.

Les notes et les examens

Tous les mois, nous faisons une composition notée sur un cahier spécial qu'il fallait tenir propre. Cette composition portait sur toutes les matières : histoire, géographie, calcul, sciences, rédaction, récitation... Tous les mois, nous devions faire signer notre carnet de notes, sur lequel la maîtresse avait écrit quelques remarques.

Tout le monde ne passait pas le Certificat d'études. C'était la maîtresse qui décidait qui pouvait le passer. Pour passer cet examen, nous nous rendions à Beaumont avec nos parents en carriole. Le midi, tout le monde mangeait à l'hôtel de la Poste ou dans un autre café du village. Nous ne mangions pas toujours à la même table que la maîtresse.

Toutes les épreuves avaient lieu dans la journée : calcul, dictée et rédaction le matin et histoire, géographie, chant et récitation l'après-midi. Nous devions chanter seuls devant l'examineur. Les résultats étaient donnés le soir même. Les reçus étaient appelés par leur nom. Chaque année, la plupart des élèves étaient diplômés.

Après le Certificat d'études, peu d'enfants continuaient leurs études. Nous étions, pour la plupart, destinés par nos parents aux travaux des champs, soit pour faire valoir l'exploitation familiale, soit pour devenir bonne ou commis dans d'autres fermes. Beaucoup

de vocations ont ainsi été sacrifiées. De plus, les filles étaient souvent moins poussées à continuer leurs études.

Dès 12 ou 13 ans, nous avons donc quitté l'école. Néanmoins, certaines filles apprenaient à coudre pour devenir couturières. Les garçons pouvaient, eux, attendre d'avoir 18 ou 20 ans pour s'engager dans l'armée, dans la police ou entrer à l'Arsenal. Quelques garçons ont continué leurs études et appris un métier.

Les loisirs et fêtes

Avant guerre, le terme « loisirs » ne signifiait rien pour nous. La plus grande partie du temps était destinée au travail. Seules les célébrations religieuses donnaient parfois l'occasion d'organiser une fête.

Les fêtes de famille

Noël n'était pas une grande fête. Nous assistions à la messe de minuit dite à Saint-Germain-des-Vaux car le même curé s'occupait des deux paroisses. Le repas de famille était amélioré avec une brioche ou un autre dessert. Enfants, nous mettions nos souliers dans la cheminée et attendions le matin. Dans certaines familles, nous recevions un jouet : une poupée, une dînette ou un cheval de bois. Mais, la majorité se contentait d'un sucre d'orge et d'une orange apportés par le petit Jésus. En généralement, nous y croyions jusqu'à notre entrée à l'école. Le Père-Noël n'existait pas à cette époque. Vers la fin des années 30, un sapin a parfois décoré l'école.

Pour le Jour de l'an, il n'y avait pas de réveillon. Le 1^{er} janvier, nous nous souhaitions la bonne année. Toute la famille et les voisins venaient. Chaque année, les enfants des pauvres gens passaient dans les maisons, parfois accompagnés de leur mère. Ils disaient « *no vo souhaite une bonne anna* » et ils recevaient quelques sous. Certains venaient même d'Omonville-la-Rogue et de Digulleville pour cela.

Les Rois étaient surtout une fête pour les petits commis. C'était leurs seuls jours de congés. Ils pouvaient alors retourner dans leur famille. Certains recevaient un pain offert par le patron. Dans les fermes, le soir, le repas comprenait du pot-au-feu ou de la poule au pot. Nous faisons aussi « la galette au beurre », une grosse brioche cuite au four à pain. C'était, par tradition, la brioche des Rois. Elle était mangée avec de la confiture. Il n'y avait pas de fève à l'intérieur. Le repas se terminait souvent en chansons.

Lors des mariages, nous chantions aussi beaucoup. C'était de vieilles chansons dont, par exemple, « la chanson des blés d'or », le « crédo du paysan », « le temps des cerises », ou « l'océan » chantée par ceux qui le désiraient, chacun leur tour. D'autres racontaient des histoires en patois ou français. Les mariages étaient célébrés le mardi ou le samedi. La cérémonie religieuse ayant lieu le matin, deux repas étaient organisés : un pour le midi et un autre pour le soir. Ils étaient copieux et comprenaient souvent une entrée, deux plats de viande (poule, poulet, gigot, ...), de la salade, le dessert. Le midi, il s'agissait souvent d'une brioche et le soir, d'une pièce montée faite avec du moka, du Savoie et une couche de crème pâtissière entre deux. Certains menus désignaient les plats de manière énigmatique telle « la danseuse du Caban » pour la crevette pêchée à cet endroit, « la gibelotte du cul du Nez » pour du lapin de garenne tué au-dessus du Nez de Jobourg, etc. On ne louait pas de salle à l'époque, les repas se déroulaient dans les étables décorées de draps suspendus et de fleurs. Entre les deux repas, nous allions nous promener à pied, en chantant des chansons telles que « Auprès de ma blonde ». Nous nous arrêtions pour prendre un rafraîchissement

quelque part, à Omonville-la-Rogue, Saint-Germain-des-Vaux ou Auderville. Ainsi, nous laissions le temps à la cuisinière de préparer le repas du soir. La fête durait assez tard dans la nuit. Traditionnellement, les jeunes faisaient des blagues aux mariés. L'endroit où les époux dormiraient était tenu secret mais certains suivaient la mariée quand elle partait. Si les invités réussissaient à connaître le lieu, ils leur mettaient du sel dans les draps ou bien allaient les réveiller. Le lendemain, la plupart des invités restait pour finir les restes.

Pour les communions, il y avait un repas le midi et, dans de nombreuses familles, le soir également. Il y avait beaucoup moins d'invités que pour un mariage.

Les batteries, qui étaient une corvée, étaient aussi pour beaucoup une fête. Le repas du midi restait simple car il fallait continuer à travailler après. Pendant la journée de travail, on buvait beaucoup de cidre, distribué aux travailleurs par les plus jeunes. Et, le soir, c'était la fête avec tous les ouvriers. Le plus dur était de repartir travailler le lendemain !

Les animations dans la commune

La Saint Martin, en juillet, était la fête patronale. Un marchand ambulant venait vendre des petites choses : des friandises, des *chimenets*, des amandes, des cacahuètes, et aussi des babioles comme des crayons de couleur, des confettis. Il n'y avait pas de manège.

Pour Mardi-Gras, des garçons se déguisaient et passaient par les maisons. Certains nous faisaient peur avec leur vilain masque. Ils arrivaient le soir, à la nuit tombée, et récoltaient parfois quelques sous.

A Pâques, la nuit de la Résurrection, des jeunes de la commune passaient dans les maisons et chantaient sous les fenêtres le chant de la Résurrection :

« Séchez les larmes de vos yeux
Le roi de la terre et des cieux
Est resté glorieux
Alléluia. »

Nous nous levions pour leur ouvrir la porte et leur donner des œufs. Ceux qui ne se levaient pas avaient droit à un couplet spécial :

« Dormez, dormez, vilains ingrats.
Que la peau du cul vous colle aux draps. »

Souvent, on leur offrait un verre. Pour cette raison, le lendemain, de nombreux œufs étaient cassés partout sur le chemin !

Pour le 1^{er} avril, nous nous jouions quelques tours. Par exemple, on demandait aux plus crédules d'aller chercher « la corde à tourner le vent » qui, évidemment, n'existait pas. Ou alors, on faisait croire à un naïf qu'il pourrait attraper le « homard de genêt » en tendant un sac sous un pont. Il pouvait attendre longtemps ! Ce jour-là, les jeunes filles recevaient

parfois des cartes anonymes disant, par exemple : « Devinez qui l'envoie, vous saurez qui vous aime. »

Une fête avait eu lieu à Omonville-la-Petite lors de la mise du drapeau des anciens combattants de la première guerre. Des musiciens avaient alors joué dans la commune et le curé avait béni le drapeau.

De temps en temps, un cirque s'installait dans la commune. Il apportait des singes savants, un chameau, et faisait un spectacle de clowns.

Tous les ans était organisée la fête de l'école. Enfants, nous nous déguisions et apprenions des chants, par exemple « la chanson du moissonneur ». Pour la chanson des « gais matelots », nous étions habillés en marin. Nos parents assistaient à cette fête de fin d'année. Une année, l'institutrice avait organisé un spectacle de marionnettes.

En 1942, l'institutrice avait préparé une kermesse pour récolter de l'argent pour les prisonniers. Beaucoup de monde était venu. Des loteries et des jeux étaient organisés dans un champ. Pour cette occasion, la maîtresse avait écrit une chanson, sur l'air de « Auprès de ma blonde », en patois car elle faisait partie de la société Alfred Rossel.

(...) « Nous voilà à la fête
Faut vous *émotier* un brin
Ce sera une belle fête
La fête Saint Martin ».

Pour fêter le 14 juillet, il n'y avait pas de bal à cette époque. Lors des fêtes, nous chantions beaucoup mais nous ne dansions pas.

Les distractions

Le dimanche, après la messe, nous nous retrouvions en famille pour manger puis souvent, nous allions nous promener. Ce jour-là était souvent réservé aux visites de la famille.

Durant notre rare temps libre, nous nous promenions à pied ou faisons un tour en vélo. Les bains de mer n'étaient pas encore très répandus mais, à Omonville-la-Petite, certains se baignaient à l'anse Saint Martin. Beaucoup ne savaient pas nager à cette époque. On se mouillait simplement les pieds. Quatre ou cinq cabines en bois, appartenant à différentes familles étaient installées près de la plage, rue des Prés.

Le soir, après la journée de travail, nous nous occupions utilement. En hiver, les hommes faisaient des paniers, réparaient les chaussures des enfants. Les femmes cousaient, raccommodaient, brodaient, tricotaient des écharpes, des gants, etc... nos pères et grands-pères nous racontaient leurs souvenirs d'enfants ou de guerre.

Nous lisions des journaux comme Cherbourg Eclair ou le Réveil, deux fois par semaine. Certains étaient abonnés à des magazines comme le Petit Echo de la mode, la Croix ou le Pèlerin. A l'école, nous pouvions emprunter des livres dans la bibliothèque.

Nous allions parfois à Omonville-la-Rogue où le fils du docteur Panzani organisait régulièrement des séances de cinéma.

Enfants, nous étions souvent occupés et nous avions peu de temps pour jouer. Nous avions quelques jeux comme la corde à sauter, la marelle ou le cerceau. Les garçons avaient parfois la chance d'avoir un vélo (souvent offert lors de l'obtention de leur Certificat d'études).

Au printemps, nous fabriquions des sifflets avec des branches de marronniers. Nous tapions sur l'écorce pour la décoller puis enlevions la moelle avant de faire une encoche. Avec du sureau, on faisait des « canepetières », une sorte de sarbacane. Avec une deuxième branche un peu plus courte, on faisait pression en la glissant dedans. Ainsi, on pouvait tirer des projectiles loin en faisant un bruit sourd. Les projectiles étaient fabriqués avec du varech ou des herbes sèches que l'on mâchouillait.

Enfants, nous allions rarement à Cherbourg. Pour nous c'était donc un peu une fête. Nous y allions en car ou en carriole. Parfois, une fois en ville, nous prenions le tramway qui nous impressionnait beaucoup. La plupart du temps, nous y allions pour acheter un chapeau ou des vêtements. Nous allions alors chez Rati.

Quand il y avait une grande marée, pratiquement toutes les familles allaient à la pêche sous Digulleville ou Omonville-la-Petite pour pêcher des *goufigues* (ormeau). Avant de les faire dorer à la poêle, nous devions les frapper pour les attendrir. Certains les cuisaient avec de la graisse à soupe et du cidre. Aller à la pêche était une promenade mais aussi une corvée car il fallait retourner les cailloux et nous rentrions souvent trempés.

Quand il y avait du mauvais temps, on allait à *gravage* pour ramasser, le plus souvent, du bois. Une nuit, il y a eu une cargaison de vin rosé échouée mais c'était dur de remonter les barriques pleines sur les galets car certaines contenaient jusqu'à 600 litres. Quand les douanes arrivaient, les tonneaux étaient souvent déjà vides ! Nous avons aussi parfois trouvé des oranges ou des pamplemousses.

La religion

La pratique religieuse

A cette époque, nous allions pratiquement tous à la messe le dimanche matin et la plupart retournait aux vêpres l'après-midi qui n'avaient lieu qu'à l'occasion des fêtes. Ceux qui voulaient y aller tous les dimanches devaient donc aller à Saint-Germain-des-Vaux.

Les femmes et les enfants s'asseyaient toujours dans le même banc qui était numéroté et il n'était pas questions de s'asseoir à un banc déjà « réservé ». Cette « location » se payait par le biais des aumônes. Les hommes, eux, s'asseyaient dans la chapelle, jeunes et anciens chacun de leur côté.

La messe était célébrée en latin, le curé nous tournant le dos. Nous ne voyions donc le curé et les chœurs que le dos sauf quand le prêtre faisait son sermon. Il montait alors dans la chaire, qui n'existe plus actuellement. Nous chantions avec ferveur et connaissions les cantiques par cœur. Mais, comme la messe était en latin, on ne comprenait pas toujours ce qu'on chantait !

A la sortie de la messe, de petits groupes se formaient et beaucoup restaient pour discuter un peu.

Lors des offices et des cérémonies, l'attitude des fidèles était très respectueuse, à cette époque. On parlait à voix basse dans les églises. Les femmes devaient se couvrir la tête pour entrer et ne montraient pas leurs jambes ou leurs bras nus. Les hommes, eux, devaient se découvrir.

Trois fois par semaine, enfants, nous allions au catéchisme. Il n'était pas concevable pour un enfant de ne pas y aller. C'était une habitude très ancrée qu'on n'imaginait pas contester. Il était obligatoire d'aller au catéchisme pendant trois ans au moins pour pouvoir faire sa communion. Il fallait aussi assister à la messe tous les dimanches et tous les jeudis matin. Le catéchisme était enseigné par le curé le jeudi, et par des femmes de la commune, les autres jours. Nous écoutions, assis sur les bancs de l'église. Nous devions apprendre par cœur beaucoup de prières et les litanies.

Les garçons qui étaient enfants de chœur devaient se rendre à l'église le matin afin de répondre la messe. Pour cela, ils devaient connaître toutes les prières en latin.

Pendant le Carême, nous nous rendions à l'église le jeudi soir pour le salut. Il y avait alors une sorte de procession dans l'église. Le prêtre et les enfants de chœur s'arrêtaient à chacune des 14 stations du chemin de Croix. C'était parfois un peu long, surtout pour les enfants ! Nous venions à pied à l'église et repartions alors en pleine nuit.

Tous les vendredis, on faisait maigre et, pendant le carême, cette pratique se faisait aussi le mercredi.

Beaucoup de familles priaient chez elles, surtout le soir avant de se coucher. Réciter le bénédicité était une pratique plus ancienne.

La plupart des gens faisaient une croix sur le pain avant de l'entamer. Le pain était sacré. Il était inconcevable d'en jeter ne serait-ce qu'un croûton.

Quand nous étions jeunes, nous nous rendions régulièrement aux réunions de la Jeunesse Agricole Catholique dans la commune ou à Beaumont. Il s'agissait de discussions ou de séminaires sur des sujets de la vie quotidienne. Cette organisation a permis à beaucoup de jeunes de s'ouvrir davantage au monde. La JAC organisait aussi la fête des moissons.

Les fêtes religieuses

La Saint Martin était marqué par une messe un peu spéciale. Le prêtre bénissait un pain et le faisait distribuer en petits morceaux dans l'assemblée. On en apportait aux malades, restés chez eux. L'église était un peu décorée pour cette fête.

Au début du siècle, on faisait des rogations une fois par an. Cette pratique a disparu entre les deux guerres et n'est réapparue à Omonville-la-Petite qu'après la deuxième guerre mondiale. Cette procession se déroulait très tôt le matin, et montait au Mont Clin. Les rogations avaient lieu à la période des semailles (avril-mai) et avait pour but de prier pour obtenir un temps favorable aux récoltes. Les fidèles demandaient, par exemple, de la pluie.

La fête-Dieu était une importante fête religieuse qui se déroulait un dimanche de juin. Le matin, nous nous rendions à la messe le matin. Après les vêpres, l'après-midi, nous rejoignons une procession qui se déplaçait dans le village, en s'arrêtant régulièrement à des reposoirs construits par les habitants eux-mêmes. Il s'agissait d'autels décorés auxquels s'arrêtait le prêtre. Celui-ci, qui portait le Saint Sacrement, marchait sous un dais, suivi par la population qui portait des bannières. Les chantres revêtaient leurs plus belles chapes et les petites filles portaient des corbeilles ornées de soie et remplies de pétales de roses qu'elles jetaient en l'air au moment de l'élévation du Saint Sacrement. A ce moment-là, des hommes tiraient souvent des coups de feu en l'air. Les abords des reposoirs étaient décorés de draps brodés suspendus, de canes en cuivres et de nombreuses fleurs.

A la fin de la procession, nous nous regroupions dans l'église pour assister au Salut de Saint Sacrement.

Lors des missions, on décorait beaucoup l'église, notamment avec des guirlandes fabriquées avec des feuilles de houx. Les missionnaires nous donnaient rendez-vous le soir, à l'église. Ils faisaient des sermons assez sévères pour remettre les pratiquants et les moins pratiquants dans le droit chemin. Certains portaient une robe de bure.

Pendant cette période, le missionnaire et le prêtre passaient par les maisons pour rencontrer les habitants de la commune.

Quand un nouveau prêtre arrivait dans une paroisse, le maire venait l'accueillir. Son installation était aussi l'occasion d'une fête assez importante.

A Noël, comme il n'y avait pas de curé résidant, la messe de Minuit était célébrée à Saint-Germain-des-Vaux.

Le curé

Le dernier curé, le père Cabard, ayant habité Omonville-la-Petite est parti de la commune dans les années 1920. Il a alors pris sa retraite à la maison des missionnaires à Biville. C'était un prêtre assez autoritaire qui faisait parfois des sermons sévères. Cependant, c'était un homme qui était très sensible à la détresse des plus pauvres. Il a fait édifier le calvaire du Mont Clin, après la première guerre. Après son départ, nous devions nous rendre à Saint-Germain-des-Vaux pour certains offices qui n'avaient plus lieu dans notre village.

Il y avait aussi un sacristain à l'église de la commune. Il était chargé de faire les préparatifs pour les offices, de sonner les cloches. Pendant les messes, il portait un surplis blanc. Le soir de la Toussaint, il sonnait le trépas sans arrêt, jusque tard le soir, ce qui donnait une ambiance assez lugubre. Il passait alors dans les maisons pour recueillir quelques sous en contrepartie.

Les cérémonies

La communion

Nous faisons tous notre communion à cette époque. C'était une fête très marquante, à laquelle on pensait longtemps à l'avance.

Nous faisons d'abord une retraite de communion dans la paroisse pendant trois jours, un peu avant la cérémonie. Nous passons aussi un examen oral auparavant. Un jury, composé de prêtres d'autres paroisses, nous posait des questions et les notes obtenues déterminaient l'ordre dans lequel nous allions réciter notre acte le jour de la communion.

Le jour de la cérémonie, nous étrennions de beaux vêtements. Les garçons étaient en habit et portaient un brassard. Les filles revêtaient une robe de communiant blanche, ornée d'une aumônière et d'un chapelet. Les aspirants, c'est-à-dire les enfants qui devaient communier l'année suivante, portaient un petit cierge, une couronne de roses et une robe blanche pour les filles. Les renouvelants, c'est-à-dire ceux qui avaient déjà communié l'année précédente participaient eux aussi à la cérémonie.

Selon que notre famille avait ou non les moyens financiers, la taille et la grosseur des cierges variaient. Les cierges les moins chers étaient creux à l'intérieur, ainsi, quand il faisait chaud, à la fin de la journée, ils fondaient et se recroquevillaient sur eux-mêmes. Les beaux cierges, eux, pouvaient être gravés aux initiales du communiant.

Le communiant ayant obtenu la meilleure note à l'examen de communion récitait l'acte de baptême et marchait en premier lors de la procession. Le deuxième récitait l'acte de Pardon. Il y avait aussi l'acte à la Sainte Vierge, l'acte à la Croix... Tous ces actes étaient

récités devant toute l'assemblée, à un endroit différent de l'église selon l'acte. Cela était toujours très impressionnant pour nous !

Après avoir récité notre acte, nous allions nous asseoir dans le chœur. Notre parrain, placé derrière nous, tenait notre cierge pendant toute la cérémonie. Les cierges étaient donnés à l'église par la suite.

Après la cérémonie, les familles se retrouvaient autour d'un bon repas. Puis, tout le monde revenait à l'église pour assister aux vêpres. Plus anciennement, les communiantes étaient invités à manger au presbytère avec le curé. Mais, pendant cette période de l'entre-deux-guerres, nous n'allions manger chez le curé que le dimanche suivant la cérémonie.

Le baptême

Les baptêmes n'étaient pas des fêtes très importantes. Le nouveau-né était tout de même habillé avec une belle robe de baptême suivait la naissance de quelques jours de façon à ce qu'en cas de mort prématurée du nourrisson, il puisse être enterré religieusement. Cependant, en cas de nécessité, l'enfant pouvait être baptisé par quelqu'un d'autre que le prêtre, par exemple, par la femme ayant pratiqué l'accouchement.

L'enterrement

Quand une personne était très malade, on appelait le curé qui venait donner l'extrême onction, à pied, en transportant le Saint Sacrement. Il était alors accompagné d'un enfant de chœur. Les gens qui le croisaient en chemin devaient s'agenouiller et faire le signe de croix.

Anciennement, les défunts étaient gardés jour et nuit jusqu'au jour de l'enterrement. Pour cela, la famille et les amis se proposaient pour rester près du mort à tour de rôle. Puis, est apparue la pratique de la veillée mortuaire qui consistait en une soirée de prières la veille de l'enterrement.

Le jour de la cérémonie, le curé se rendait à la maison mortuaire à pied pour pratiquer la levée du corps. Puis le cercueil était transporté à bras d'hommes qui se relayaient si la distance à parcourir jusqu'à l'église était longue. Nous nous regroupions le long du parcours et rejoignons le cortège quand il passait.

Selon la fortune de la famille, les cérémonies d'inhumation n'étaient pas les mêmes. Les enterrements de première classe bénéficiaient d'une décoration plus fournie et de davantage de chantres. Les cloches sonnaient aussi plus longtemps. Les enterrements de deuxième classe avaient un peu moins d'apparat et ceux de troisième classe étaient les plus simples.

Les divorcés et les suicidés ne pouvaient pas être enterrés religieusement.

Le mariage

Lors des mariages, le symbole de la robe blanche était très fort. Il n'était pas pensable qu'une femme ayant déjà eu un enfant se marie en blanc. Elle devait alors se marier très discrètement.

Les mariages se déroulaient le matin, dans une atmosphère respectueuse. La mariée arrivait à l'autel, au bras de son père, suivie de tous les invités, couples deux par deux. Il arrivait que l'on sépare les couples mariés et qu'une femme mariée se retrouve au bras d'un autre homme que son époux. En effet, il était de coutume que la famille organisant le mariage désigne un cavalier pour chaque invitée. Les jeunes filles se demandaient donc souvent quel serait leur cavalier.

Le marié arrivait en dernier, avec sa mère.

A la fin de la cérémonie, les gens restaient dans leur banc et regardaient sortir les mariés. L'habitude qui consiste à jeter du riz sur les mariés n'existait pas à l'époque.

Les superstitions

Assez peu d'histoires de jeteur de sort ou de sorcellerie se racontaient à cette époque. Néanmoins, on respectait beaucoup les choses sacrées. Quelques histoires de *gobelins* se racontaient, mais seulement pour effrayer les enfants.

La guerre

Souvenirs de la première guerre mondiale

Au cours du conflit de 14-18, 17 hommes de la commune furent tués. Dans les années 20 et 30, on parlait beaucoup de cette guerre. Les anciens combattants racontaient leurs conditions de vie difficiles et quelques anecdotes. Des chevaux avaient été réquisitionnés dans la région. Ils avaient été regroupés place Divette, à Cherbourg, en attendant de partir. Des témoins ont raconté que ces chevaux n'étaient pas nourris et mourraient pratiquement de faim.

Lors de la cérémonie du 11 novembre, un cortège partait de la mairie, le drapeau français en tête. Nous assistions tous à cette commémoration. Les anciens combattants étaient tous présents et arboraient leurs médailles. Enfants, nous venions avec l'école, un bouquet de fleurs à la main, que nous déposions au pied du monument aux Morts après la cérémonie. Après la messe, le maire faisait l'appel des Morts et délivrait son message de reconnaissance.

Après la cérémonie, tout le monde se retrouvait à la mairie pour boire un verre de vin blanc.

La deuxième guerre mondiale

La Déclaration de guerre fut un choc pour nous mais nous nous attendions à une courte guerre, croyant être protégés par la ligne Maginot. Beaucoup d'hommes de la commune ont été mobilisés. Parmi eux, certains avaient déjà fait la guerre de 14. Le facteur apportait un ordre de mobilisation qui leur précisait le lieu où ils devaient se rendre.

Tout comme lors de la première guerre mondiale, des chevaux ont été réquisitionnés chez les agriculteurs. L'armée française payait ces chevaux, mais c'était toujours un déchirement pour nous de voir partir notre cheval, qui était aussi un outil de travail très important.

Nous étions informés des événements par la presse. Cependant, dans les journaux, se racontaient beaucoup de mensonges. On a ainsi pu lire que les chars allemands étaient en carton. Certains espions appartenant à la 5^{ème} colonne sont venus à Omonville-la-Petite. L'un d'entre eux se faisait passer pour un Belge et posait beaucoup de questions afin d'identifier la présence éventuelle de militaires français dans la commune, qui auraient pu gêner la progression allemande.

Lors de l'invasion allemande, la plus grande pagaille a régné dans l'armée française. Nous n'avons pas eu de nouvelles de nos soldats pendant des mois. Quelques hommes de la commune ont été faits prisonniers à ce moment-là.

Les Allemands sont arrivés à Omonville-la-Petite sans rencontrer de résistance. Ils se sont installés dans des chambres chez l'habitant. Beaucoup d'entre eux se sont aussi installés à la Maison des Anglais, actuellement Hôtel Saint Martin des Grèves. Au Val, une maison inoccupée leur a servi de Kommandantur. Un médecin s'y trouvait également. L'école, qui n'était pas occupée, a fonctionné normalement pendant l'Occupation.

Des jeunes ont été pris pour aller travailler en Allemagne. D'autres ont réussi à y échapper en restant chez eux clandestinement.

Les fusils et les postes de TSF nous ont été confisqués. Certains ont tout de même réussi à cacher leur fusil pendant la durée de la guerre. De même, des personnes écoutaient la radio en cachette. Elles pouvaient, par exemple, entendre les nombreux messages personnels diffusés sur Radio Londres.

En bordure de mer, de nombreux blockhaus furent construits, ainsi qu'en haut du Mont Clin où se trouvait un projecteur. La plupart des blockhaus ont été construits avec du galet, extrait de l'anse Saint Martin. Du galet, issu du même endroit avait déjà été utilisé dans les années 1800 et pendant la guerre de 14 lors de diverses constructions dans la région. Les ouvriers l'extrayaient, à marée basse comme à marée haute, toujours au même endroit de la plage car la mer comblait inlassablement le vide.

La DCA se trouvait sur les Monts, sur le territoire de Digulleville. Autour du Mont Clin, les Allemands avaient tracé des sillons profonds avec une charrue de façon à faire croire aux avions alliés qu'il s'agissait de tranchées.

Tous ces travaux étaient effectués par l'organisation TODT composée d'ouvriers de plusieurs nationalités requis par les Allemands. Ils se rendaient tous les jours en car sur leur lieu de travail.

Nous étions soumis à un couvre-feu. Il nous était interdit de sortir de chez nous après huit heures du soir. De plus, les fenêtres des maisons devaient être calfeutrées de façon à ne laisser filtrer aucun rayon de lumière, qui aurait pu être une indication pour les avions alliés.

Nous pouvions nous déplacer librement dans la journée mais il fallait tout de même avoir un laissez-passer sur soi. Les fêtes, comme les processions ou les mariages, étaient, pour la plupart supprimées.

Le long des côtes, des fils téléphoniques installés par les Allemands furent sabotés. En représailles, des hommes de la commune furent donc réquisitionnés par l'occupant pour garder les lignes de nuit.

Cependant, il arrivait que des habitants ou des bêtes coupent des fils sans le faire intentionnellement. Nous devions alors aller expliquer notre mésaventure aux soldats allemands. Dans ce cas, nous n'étions pas sanctionnés. Il était fréquent que des civils soient aussi réquisitionnés pour effectuer divers travaux pour le compte des Allemands. Le recrutement des hommes était fait par la mairie. Certains pouvaient par exemple être chargés de transporter des marchandises avec leur propre carriole.

La plupart des soldats allemands se montraient très correcte avec nous. Ils se montraient souvent aimables avec les enfants. Lors d'un cas grave et urgent, il était possible d'aller consulter le médecin allemand. D'autre part, il était fréquent de vendre quelques produits de la ferme à des soldats allemands.

Vers la fin de la guerre, il y eut des problèmes de vol, surtout après l'arrivée de Géorgiens dans l'armée allemande. Il y avait aussi des Cosaques qui montaient leurs chevaux à cru. Les problèmes de discipline étaient plus nombreux à ce moment-là.

Nous étions rationnés. Chacun avait droit à une carte de rationnement qui fixait les quantités permises par personne. Il y avait des cartes pour tous les produits de consommation courante : le pain, le sucre, le café, la viande, le chocolat, l'habillement, les chaussures, les pneus de vélo, le tabac... Ces cartes étaient retirées tous les mois à la mairie. En campagne, malgré les restrictions, nous ne souffrions pas de la faim car les produits de la ferme étaient toujours disponibles. De plus, beaucoup pratiquaient le troc. Les femmes, qui ne fumaient pas à cette époque, et qui avait malgré tout droit à une carte de tabac, l'échangeaient souvent avec des hommes contre d'autres marchandises.

De nombreux bombardements alliés ont touché la commune. Ils visaient le Mont Clin ou l'hôtel, où logeaient les soldats allemands et un officier important. Aucune sirène ne nous prévenait de l'imminence d'un bombardement, mais le bruit des avions servait de signal d'alarme. A une époque, ces bombardements avaient lieu presque toutes les nuits. Il n'y avait aucun moyen de se protéger. Cependant, aucune victime ne fut à déplorer, mis à part des vaches tuées dans les champs. De même, les dégâts matériels ne furent pas très importants.

Nous attendions avec impatience le Débarquement du 6 juin 44. De nombreuses rumeurs avaient déjà couru à ce propos et avaient annoncé de faux débarquements.

Les Américains sont arrivés à Omonville-la-Petite le 30 juin 44. Il n'y eut aucune résistance de la part des Allemands, qui se sont rendus aussitôt. Cependant, certains Allemands ont tué leurs chevaux pour éviter qu'ils ne tombent aux mains des alliés. Beaucoup d'habitants ont récupéré du matériel à ce moment là. De plus, les Américains nous ont distribué de nombreuses denrées : des boites de conserve, du pain, du chocolat...

La guerre n'était pas finie pour autant et l'issue était encore incertaine pour beaucoup. De plus, un peu moins d'un an après la Libération, des obus tirés d'Aurigny, encore occupée par les Allemands, sont tombés à plusieurs endroits de la commune, n'occasionnant, heureusement, aucun dégât important.

Les prisonniers sont rentrés, par vagues, en 45. Trois hommes originaires d'Omonville-la-Petite ne sont pas revenus. L'un d'eux est mort au combat et les deux autres sont morts accidentellement en détention ou en tant que soldat. Deux hommes de la commune, prisonniers en Allemagne, avaient pu rentrer plus tôt car ils avaient été libérés en échange du sauvetage en mer de soldats allemands par des pêcheurs d'Omonville-la-Rogue.

L'Armistice n'a pas donné lieu à des réjouissances car la vie était encore difficile à ce moment-là.